



Michon, Bruno (2019). *Que savent les adolescents des religions ? Une enquête sociologique en France et en Allemagne*. Paris : Petra (398 p.).

Cet ouvrage est la forme éditée de la thèse de doctorat de l'auteur, réalisée en cotutelle à l'Université de Strasbourg et à la *Technische Universität Berlin* et soutenue en 2011¹, dont les traces sont nombreuses. Ainsi, l'ampleur des références bibliographiques est typique d'un travail doctoral et fournit quantité de ressources, dont de nombreuses contributions en allemand, pour explorer l'un ou l'autre des nombreux questionnements abordés par B. Michon. La marque de la thèse se retrouve également dans la présentation détaillée des fondements théoriques et de la méthodologie de l'enquête, qui sera sans doute jugée différemment selon le lectorat – superflue pour le grand public curieux, conséquente pour les pédagogues, indispensable pour les pairs de l'auteur. Un travail éditorial parfois minimaliste a laissé d'autres reliquats du travail original, tels que des renvois à des objets inexistantes (p. 56, 85, 129 et 327 p. ex.). Le titre adopté nous paraît peu pertinent, tant ce que savent les adolescent-e-s est finalement secondaire par rapport à comprendre « à partir de quelles sources ils construisent ces connaissances et [...] s'ils ont un quelconque intérêt à [les] investir » (p. 12–13).

Ces réserves, qui portent sur la forme, n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage, qui offre nombre d'outils pour mieux appréhender les représentations des adolescent-e-s en matière de religion et construire un enseignement du fait

religieux qui en tienne compte. Il est structuré en quatre parties. La première complète l'introduction, qui propose un bref survol de l'histoire du concept de « perte de culture religieuse » en France, en exposant les fondements méthodologiques du travail. Il suffira ici d'indiquer que l'enquête a multiplié les outils de prise et d'analyse de données, croisant notamment le quantitatif et le qualitatif ; qu'elle a impliqué 204 adolescent-e-s d'environ 15 ans, assez équitablement partagé-e-s entre France et Allemagne et garçons et filles ; que 27 établissements scolaires représentant des milieux socio-économiques différents ont été mis à contribution dans cinq régions : Alsace, région parisienne, Brandebourg, Berlin, Bade-Wurtemberg.

La seconde partie s'intéresse aux sources des connaissances sur les religions des adolescent-e-s. Le premier constat est le décalage entre les sources de connaissances invoquées par les jeunes et celles que révèle l'étude qualitative des entretiens : le poids des lieux traditionnels de transmission de connaissances est surévalué par rapport à celui des médias. L'auteur remarque également que l'école est plus souvent invoquée comme source de connaissances par les Allemand-e-s, qui ont un enseignement dédié, que par les Français-e-s, qui revendiquent la laïcité de l'école et semblent ne pas « voir » le contenu religieux des cours d'Histoire-Géo. Dans tous les cas, les savoirs scolaires apparaissent déconnectés de la réalité quotidienne, laissant ainsi la place aux médias pour combler le vide. Le cloisonnement des connaissances opéré, défavorable à leur sédimentation, semble évident. La comparaison entre les régions amène l'auteur à postuler que le système scolaire détermine moins le stock de connaissances sur les religions que l'appartenance religieuse, l'environnement multiculturel et la pertinence de la thématique dans le quotidien des élèves (p. 175–178). En s'intéressant aux sources informelles d'apprentissage des adolescent-e-s, B. Michon conclut que celles-ci jouent un rôle plus déterminant que les lieux d'apprentissage formels dans la constitution de leur stock de connaissances sur les religions. Les médias y sont, au contraire, omniprésents, même si les connaissances qui en sont issues se caractérisent par leur superficialité et leur spectacularisation (p. 188–191). Cette dernière contribue à la popularisation et, partant, la patrimonialisation du religieux, c'est-à-dire la diffusion de références issues de l'univers religieux dans la population de manière déconnectée de tout marqueur confessionnel (« culture sans croyance », p. 193). Ce phénomène peut en partie expliquer les difficultés rencontrées par les adolescent-e-s pour organiser un stock de connaissances non superficiel sur les religions. Les pairs et un environnement de pluralité religieuse sont également identifiés par l'auteur comme des lieux d'apprentissage informels jouant un rôle important dans la transmission de connaissances sur les religions. Les adolescent-e-s les reconnaissant rarement comme tels, la compartimentation des sources de connaissances et le frein que cette dernière représente à la structuration d'un stock de connaissances solide semble se vérifier.

La troisième partie porte sur le rapport entretenu par les adolescent-e-s avec la pluralité religieuse et conclut qu'il est généralement pragmatiquement forgé au cas par cas selon les expériences personnelles. Par ailleurs, un nombre important de jeunes, en particulier issu-e-s de milieux multiculturels, développerait une forme d'indifférence à la religion, celle-ci ne représentant plus qu'une altérité parmi d'autres (« En situation de pluralité religieuse, l'étrangeté est omniprésente et l'expérience d'être étranger s'universalise, il s'agit là certainement du point de départ de l'être indifférent aux différences religieuses. » [p. 260]). L'engagement religieux serait ainsi souvent vu comme « étrange », par opposition à « la normalité de la non-religion » (p. 254).

¹ Michon, B. (2011), *La culture religieuse des adolescents en France et en Allemagne : des connaissances aux défis de l'exculturation, de la popularisation et de l'altérité* [thèse de doctorat, Université de Strasbourg et Technische Universität Berlin]. These.fr. <http://www.theses.fr/2011STRA1030>.

La dernière partie démontre que les adolescents ne sont pas aussi démunis de connaissances sur les religions qu'on le dit souvent, mais que leurs connaissances sont différentes de celles qui sont retenues comme références dans une société de tradition chrétienne. En effet, elles illustrent l'exculturation du christianisme et la popularisation de notions extérieures à cette religion. Le grand succès des religions antiques, que ce soit en termes d'intérêt ou de connaissances, amène l'auteur à postuler que leur neutralité (plus personne n'y croit, ce ne sont donc pas des sujets sensibles) permet qu'école et médias se renforcent mutuellement dans le processus de sédimentation des savoirs, ce qui n'est pas le cas pour les autres religions, traitées de manière patrimonialisée (purement historique, déconnectée des réalités contemporaines) par l'école. S'appuyant sur cette explication du succès des religions antiques, l'auteur réaffirme l'importance de décroiser les sources de connaissances. L'enquête conclut que le stock de connaissances des adolescent·e·s sur les religions est très variable d'un individu à l'autre en fonction de sa biographie personnelle (urbain/rural, religieusement socialisé ou non...), bien que quelques généralisations soient possibles.

Ces dernières sont le premier objet de la conclusion. L'auteur retient que les différences nationales, si elles existent, sont moins importantes que les différences locales : Berlinois·e·s et Parisien·ne·s sont moins éloigné·e·s que ruraux et urbains d'un même pays. Cela confirme l'importance du milieu, et en particulier de la confrontation à la pluralité religieuse, dans l'élaboration et la structuration d'un stock de connaissances sur les religions. Le modèle d'enseignement paraît secondaire dans l'acquisition de connaissances par rapport à la pertinence du thème pour les élèves, ce qui rend l'enseignement du fait religieux *a priori* difficile, l'indifférence à l'égard de cette thématique étant largement constatée. Cependant, B. Michon rejette l'idée selon laquelle le religieux serait absent de la « culture jeune » plus ou moins homogène par-delà les frontières locales ou nationales. Il insiste plutôt sur leur évolution : la religion dominante (le christianisme) n'ayant plus le monopole des systèmes de sens, il y a un élargissement des domaines de connaissances en matière de religion, qui s'accompagne d'une superficialisation de celles-ci et de leur réorganisation autour de nouveaux repères, dont le sacré ne fait plus partie. Ces connaissances se caractérisent également par leur relative faiblesse scientifique, le cloisonnement des sources de connaissances laissant une grande place aux topoï populaires et médiatiques. Le second objet de la conclusion est, en partant de ces différents constats, de proposer quatre axes sur lesquelles devrait s'articuler une réforme de l'enseignement français du fait religieux, à savoir (p. 339–348) : ne pas découpler l'histoire des religions de l'étude des conséquences actuelles de cette histoire (ouvrir aux dimensions anthropologiques et contemporaines du religieux) ; décroiser les sources de connaissances (appuyer l'enseignement historique sur les connaissances informelles des adolescents, ainsi que leur vécu issu de la pluralité religieuse) ; laisser une place à la parole hétérodoxe et surtout hétérolaïque (ne pas empêcher, au nom de la laïcité, la confrontation d'idées et de valeurs) ; inclure la dimension expérientielle du religieux (lier approche historique et prise en compte de l'engagement religieux contemporain).

Dans une perspective de didactique des sciences des religions, cet ouvrage nous paraît riche de pistes pertinentes. L'une d'elles a particulièrement retenu notre attention et nous paraît une conclusion appropriée pour ce compte-rendu, qui ne fait qu'effleurer le travail de B. Michon : « [...] il semble que les adolescents n'aient pas tant besoin de connaissances «clé en main» qu'une méthode réflexive d'organisation du désordre cognitif découlant de la prolifération des sources de connaissances dans l'ultra-modernité » (p. 184–185).

Marcel Gétaz, Gymnase de Renens, marcel.getaz@eduvaud.ch